

tissement, et le véritable auteur des *Parfums de Magdeleine* ne peut qu'en être ici infiniment flatté. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'un de nos amis a surpris les premiers indices du plagiat, dont l'auteur vient de se révéler lui-même avec une effronterie sans exemple. Mis probablement en demeure de s'expliquer au sujet de ce plagiat, il s'est trouvé dans l'impossibilité de reculer, et il a écrit à l'auteur une lettre que nous gardons comme un modèle d'audace et d'hypocrisie; il se demande, par quel concours de circonstances, ces vers *qu'il aurait composés en l'année 1838* sont tombés entre les mains du collaborateur de la *Revue*, qui les a publiés seulement en 1839; il se félicite avec ironie de *l'encadrement magnifique* qui a été mis aux fragments de son œuvre, et se compare à Ennius payant tribut à Virgile.

Il n'y a qu'un malheur à tout cela, c'est que les *Parfums de Magdeleine* ont été composés en 1837, que trois des amis de l'auteur les ont lus à cette époque et qu'ils reconnaissent dans les fragments que s'attribue le plagiaire, trois ou quatre vers qu'ils ont eux-mêmes entièrement refaits dans le poème de leur ami.

Nous avons cru devoir rétablir ici la vérité, et flétrir comme elle le mérite cette audacieuse atteinte à la propriété littéraire; nous le devons autant dans l'intérêt de notre collaborateur que dans celui de notre recueil. Nous concevons que la faim pousse à s'approprier le bien d'autrui, mais nous ne pouvons comprendre encore que l'ambition d'un titre poétique aiguillonne l'impuissance jusqu'à la faire descendre au vol. Si nous avons de la pitié pour la première de ces deux choses, nous ne trouvons au fond de notre cœur que du mépris pour la seconde. Celle-la est le fait d'un malheureux; celle-ci, d'un misérable.